UN AMERICAIN EN LOIRE-INFERIEURE EN 1807

> Etre étranger c'est être visiteur, être visiteur c'est pouvoir prétendre à la plus chaleureuse hospitalité et à la plus grande attention.
> Ninian Pinkney

La découverte d'un monde nouveau

En avril 1807, à l'âge de trente et un ans, Ninian Pinkney, lieutenant-colonel aux North American native rangers quitte Baltimore pour aller visiter la France, « avec la permission du gouvernement français », précise-t-il. Il nous confie qu'il effectue ce voyage pour réaliser un rêve qui remonte à sa plus tendre enfance : il a toujours voulu voir ce pays qui, selon lui, se trouve en tête des nations civilisées pour les arts, les sciences et les hommes célèbres. Le voyage qu'il projette le mènera jusqu'au sud de la France « par un itinéraire jamais emprunté auparavant ».

Après plusieurs semaines de traversée, son navire fait escale à Liverpool. Pinkney profite du temps dont il dispose pour revoir Londres qu'il avait vu lorsqu'il était enfant. Il lui faudra près de trois semaines pour gagner Calais en raison de mauvaises conditions météorologiques.

Une fois effectuées les formalités administratives, il descend à l'hôtel Dessein et tente de planifier son voyage :

> Le but principal de mon voyage est plus de voir la manière de vivre du peuple que les briques et le mortier des villes. J'avais pris la résolution de chercher les rafraîchissements indispensables aussi rarement que possible dans les auberges et

aussi souvent que possible chez les paysans les plus humbles mais aussi chez les plus aisés.

Il confie ses projets à l'aubergiste qui lui explique que le meilleur moyen d'aller à la rencontre de la population serait de se déplacer à cheval. Il se trouve qu'il en possède un dont il peut se séparer. Notre voyageur acquiert donc un cheval normand qui sera sa monture jusqu'à la fin de son séjour.

Il quitte ensuite Calais pour se diriger sur Paris, faisant halte au passage à Boulogne, Amiens, Clermont et enfin Chantilly. Dans la capitale, il se présente chez Mr Younge, secrétaire personnel du général Armstrong, ambassadeur des Etats-Unis en France, à qui il avait été recommandé. Son hôte, marié à une française, lui offre de lui faire connaître Paris. Pinkney y passera près d'une semaine, fréquentant les lieux culturels et assistant aux réceptions. Le général Armstrong lui obtient même une invitation pour une audience publique de l'Empereur. Mr Younge lui propose alors de lui servir de guide durant son voyage en compagnie de sa femme et de sa nièce, Mlle St. Sillery « qui, après sa tante était la plus belle femme que j'avais jusqu'alors rencontrée en France ».

Les amis quittent Paris le 28 juillet à 6 heures du matin, s'arrêtent à Palaiseau et repartent pour Rambouillet, Chartres, Le Mans, La Flèche et Angers. Ils sont immobilisés à Champtocé par un accident de voiture et arrivent à Nantes au début du mois d'août. De là, ils repartent pour Angers, Amboise, et Blois, font un détour pour voir Chambord, suivent la Loire jusqu'à Nevers, se dirigent ensuite sur Moulins et retrouvent la Loire à Roanne. Ils poursuivent leur route par Lyon, Vienne, Valence et Montélimar. Les voyageurs font ensuite halte à Avignon, pour retrouver le souvenir de Pétrarque et de Laure. Dans cette ville, Pinkney prend connaissance de son courrier qu'avait fait suivre le général Armstrong ; il apprend alors que sa présence est nécessaire dans son pays et décide sur ces entrefaites d'écourter son voyage et de gagner Marseille au plus tôt, ses compagnons insistant pour le suivre. Il trouve dans la cité phocéenne un navire prêt à appareiller pour l'Amérique et après avoir passé deux ou trois jours en compagnie de ses amis qui refusent de le laisser seul, il prend le bateau pour le Nouveau monde. Son séjour se termine sur une note de regret : « je laissai un royaume auquel je n'ai jamais depuis cessé de penser ». En quatre mois il aura parcouru la France du Nord au Sud, de Calais à Marseille, soit environ 2000 kilomètres.

Il publiera le récit de son voyage en 1809 à Londres sous le titre : *Travels through the South of France and in the Interior of the Provinces of Provence and Languedoc, in the Years*

1807 and 1808, suivi d'un sous-titre: *by a route never before performed being along the banks of the Loire, the Isere, and the Garonne through the greater part of their course. Made by permission of the French government*. Cet ouvrage connaîtra en 1814, également à Londres, une deuxième édition augmentée d'une carte de France en couleurs. Son livre ne sera jamais traduit in extenso en français. Cependant l'ouvrage était connu en France puisqu'il est cité, sous son titre anglais, dans le *Manuel du libraire et de l'amateur du livre* de Jean-Charles Brunet (1865) tandis que Taine reprend certaines de ses observations dans *Les Origines de la France contemporaine* (1893).

Le titre ne correspond pas à la réalité. D'abord Pinkney a dû quitter la France avant la fin de l'année 1806 et non en 1807 et ne fait pas état des autres parties du pays qu'il a traversées : le Nord, l'Ouest et même Paris. De plus, il n'a pas vu la Garonne et a simplement traversé l'Isère, il ne l'a pas suivie « sur une grande partie de son cours ». On peut supposer que le titre avait été rédigé avant son voyage et qu'il a modifié ses projets sur les conseils de Mr et Mrs Younge mais a omis de changer le titre.

Lorsqu'il arrive en juin 1807, les tensions entre les Etats-Unis et la France de la dernière décennie[1] semblent avoir été oubliées et Napoléon règne en maître sur la France et une partie de l'Europe. L'Empereur est au faîte de sa gloire, il a vaincu ou tenu en échec la plupart de ses ennemis et la guerre d'Espagne et la campagne de Russie qui feront vaciller son trône n'ont pas encore commencé. De même, le blocus continental n'en est encore qu'à ses débuts et le décret de Milan[2] qui devait envenimer les relations franco-américaines, n'a pas été signé. D'après notre voyageur, le nouveau souverain est fort apprécié des Français et a effacé le souvenir détesté de la Révolution. L'ensemble de la population semble jouir d'une aisance relative, du moins les ruraux au contact desquels il se trouve le plus souvent. Pinkney ne mentionne pas de mendiants si ce n'est ceux qui à l'arrivée du bateau à Calais veulent se charger de ses bagages :

---

[1] En 1794, le traité de Londres signé par John Jay permet aux Anglais de confisquer les marchandises françaises découvertes sur les navires américains. La Convention réplique en immobilisant des navires américains au mouillage dans les ports français et en autorisant des corsaires à arraisonner ceux qui sont en mer.
En 1797 éclate l'affaire XYZ par laquelle Talleyrand et d'autres politiciens exigent des pots de vin de la part des émissaires américains venus négocier un traité. Les Américains sont offusqués et les relations entre les deux pays continueront de se dégrader et bientôt ce sera l'état de « quasi-guerre ». En 1798, le Congrès américain abroge tous les traités signés au préalable avec la France, instaure un embargo sur les produits français et ordonne à la marine américaine de capturer les navires français. À partir de 1800, les deux parties souhaitent mettre fin aux hostilités, et la quasi-guerre se termine le 30 septembre 1800 par la signature du traité de Mortefontaine.
[2] 17 décembre 1807

Mille silhouettes en haillons qui ressemblaient plus à des épouvantails qu'à des êtres humains se les [nos bagages] arrachaient mutuellement.

La France est en guerre mais Pinkney ne le remarque pas beaucoup. Il s'aperçoit cependant que les formalités d'entrée en France sont strictes, le commissaire Mangoult, qui contrôle ses papiers, lui explique qu'on craint l'arrivée d'espions anglais qui se feraient passer pour des Américains. D'ailleurs, les nombreux Anglais qui résidaient en France ont été regroupés à Verdun. Toutefois, certains, comme le médecin que Pinkney rencontre à Amiens, ont tout de même été autorisés à demeurer sur leur lieu de résidence. Cet homme de science était venu en France pour comparer les médecines anglaise et française et ses travaux jouissaient d'un tel renom que ses collègues français s'étaient adressés directement à l'Empereur qui l'avait autorisé à rester à Amiens. Plus loin, aux environs de Montreuil, il est réveillé par un groupe de joyeux conscrits qui lui paraissent très jeunes. Près de Chartres, il remarque que, dans les champs, « les hommes étaient de petite taille et avaient les traits de vieux babouins ». Mr Younge explique que les jeunes gens sont à la guerre, le travail agricole est donc assuré par leurs aînés.

La population semble heureuse et peu préoccupée par les conflits, et a même tendance à les tourner en dérision. A Calais, notre voyageur assiste à un spectacle de marionnettes qui brocarde les différents chefs d'état en lutte contre la France. La première scène présente une conversation entre le roi d'Angleterre, le roi de Naples, l'empereur d'Autriche, le pape et le Grand Signor (sultan de l'empire ottoman). Chacun explique quelle sera sa participation à la guerre. S'ensuivent différentes scènes décrivant les batailles gagnées par Napoléon et la pièce se termine à la gloire de l'Empereur.

Pourtant la guerre peut aussi avoir des conséquences économiques néfastes, et notre voyageur remarque qu'à Amiens, à Abbeville et dans les villes environnantes, l'industrie textile a beaucoup souffert des difficultés d'approvisionnement en laine. De plus, la monnaie a perdu de sa valeur et plusieurs fois on lui refuse des louis qui, bien qu'obtenus dans une banque, n'ont pas le poids requis. Plus il s'éloigne du Nord, moins la présence de la guerre se fait sentir.

Pendant son séjour, il observe, interroge, note le prix de la nourriture, du logement, de la terre, des produits agricoles et conclut que la vie en France est moins chère qu'en Amérique ou en Angleterre. Il décrit les habitations et les modes de vie des différentes régions. Même si son témoignage est parfois partial, imprécis et même douteux, il est appréciable en ce qui concerne la vie dans la France de 1807 et dévoile la mentalité et l'atmosphère qui règnent

dans le pays. Le voyageur apprécie beaucoup l'accueil, la courtoisie et l'hospitalité des Français :

> J'ai souvent entendu dire et lu encore plus fréquemment que la nation anglaise avait pour caractéristique d'être le peuple le plus chaleureux au monde et que les Américains étant les rejetons de la même souche, nous n'avons pas perdu la vertu de l'arbre parent. Je n'accorde aucun crédit à la justesse de cette observation. L'expérience m'a convaincu que ni les Anglais ni les Américains ne méritent cette distinction sur le plan national. Les Français sont sans aucun doute le peuple le plus chaleureux à la surface de la terre, si nous entendons par être chaleureux, ces petites politesses, ces gentillesses pleines d'égards qui bien qu'elles ne coûtent rien à leur auteur, n'en sont pas moins appréciables pour celui qui en est l'objet.

Il fait continuellement l'expérience de ces gentillesses : on lui offre sur son passage des fruits dont on refuse le paiement. Les paysans qu'il rencontre l'invitent invariablement à partager leur nourriture ou leur boisson. Il décline cependant leur offre lorsque la jeune fille chargée de lui transmettre l'invitation ne correspond pas à ses canons de la beauté féminine. Parfois il n'hésite pas à s'inviter :

> C'était une petite maison [près de Calais] au milieu d'un jardin entouré d'une haie d'un vert merveilleux qui dégageait de la fraîcheur. Le jardin était en fleurs. Les murs de la maison étaient revêtus de la même livrée que la nature. J'avais vu de semblables cottages dans le Kent et dans le Devon mais dans aucune autre partie du monde. Les habitants étaient des gens simples, de petits fermiers, exploitant environ dix ou quinze acres[3] de terre. On coupa immédiatement de l'herbe pour mon cheval et le café que je sortis de ma poche fut préparé sur-le-champ et servi avec des gâteaux, du vin, de la viande et du fromage – les paysans français n'ont aucune connaissance de ce que nous appelons « le thé »[4]. Ayant ouvert les fenêtres pour apprécier le paysage et la fraîcheur de la haie, assis sur une chaise, une jambe reposant sur l'autre, tour à tour versant mon café et lisant une édition

[3] Environ 4 à 6 ha. Pinkney utilise l'acre anglais qui mesure 0,405 ha.
[4] Collation prise l'après-midi.

de poche des *Saisons*[5] de Thomson, je goûtais l'un de ces moments qui donnent du piquant à la vie ; je me sentais heureux, en paix et épris de tout ce qui m'entourait.

Cependant, tout en France n'est pas du goût de notre voyageur et Pinkney critique l'agriculture. Pour lui les paysans français sont attardés et non perfectibles. Pourtant la terre est bon marché, si bien qu'il pourrait être tenté d'acheter une propriété:

La terre bien cultivée aurait rapporté vingt-cinq pour cent sur l'investissement. L'obstacle principal à ces achats se trouve cependant dans les mots « bien cultivée ». Rien n'est plus absurde que les attentes d'un acheteur étranger, et particulièrement d'un « gentleman » qui pense qu'il pourra introduire les méthodes de culture avancées de son pays dans un royaume qui a au moins un siècle de retard sur le sien […] il est vain d'essayer d'inculquer ces connaissances et ces pratiques aux paysans français, on pourrait tout aussi bien mettre une plume dans la main d'un Hottentot et s'attendre à ce qu'il écrive son nom.

De même, le voyageur n'est guère séduit par la nourriture. Pour lui les produits alimentaires, principalement le bœuf, le mouton et l'agneau sont moitié moins chers qu'en Angleterre mais de moindre qualité, de plus, les Français ne savent pas les préparer :

La viande maigre sert aussi bien à faire du *bouilli* que la viande grasse, peu importe de quel morceau vient la viande puisqu'elle sera bouillie jusqu'à la fibre. Le vieux proverbe qui dit que Dieu a donné la nourriture mais c'est le diable qui la prépare s'applique à toutes les cuisines françaises.

En dépit de ces inconvénients, il apprécie beaucoup la vie en France. Comme il semble n'avoir aucune difficulté à communiquer avec la population, il doit avoir une excellente connaissance du français qui lui permet de comprendre mais aussi de s'exprimer sur des sujets variés : politique, religion, sciences, vie pratique sans compter le badinage avec les servantes ou les paysannes.

Il a soigneusement préparé son voyage, De toute évidence, il est bien documenté et évoque l'histoire des lieux qu'il traverse ; parfois il commet des erreurs, par exemple il attribue la construction de la cathédrale de Beauvais « aux Anglais à l'époque d'Henri VI » ; en fait la première pierre avait été posée deux siècles plus tôt. Il évoque sans cesse le

[5] Poème publié entre 1726 et 1730 qui décrit la beauté de la campagne pendant les quatre saisons.

« royaume » de France et il qualifie M. Mangoult de commissaire de la « république[6] ». Peut-être a-t-il lu le *Nouveau voyage de France avec un itinéraire et des cartes faites exprès* de Piganiol de la Force ou *The Gentleman's Guide in his tour through France* de l'Anglais John Millard (1768) ou peut-être encore *Le Guide des voyageurs en Europe* de l'allemand Heinrich Reichard traduit en Français en 1793. C'est également un lecteur assidu de Marmontel et probablement d'autres auteurs mais il ne donne pas leur nom.

En dépit de ses préjugés, de ses erreurs et de ses imprécisions, l'ouvrage de Pinkney est appréciable car il nous apporte le regard d'un citoyen de la jeune république américaine sur un pays du Vieux continent. Jusque là peu d'Américains étaient venus en France et moins encore avaient laissé leurs impressions. Les marchands et les diplomates qui, comme Franklin, Silas Deane, Arthur Lee et autres avaient traversé notre pays n'avaient pas laissé de commentaires sur la vie courante.

[6] Ce qu'il avait été sous le régime précédent.

Travels through the South of France and in the Interior of the Provinces of Provence and Languedoc, in the Years 1807 and 1808.

Chapitre XI (extraits)

La Loire la rivière du bonheur

Nous sommes restés trois jours à Nantes et pendant ce temps nous avons eu suffisamment le loisir de visiter la ville et les environs.

Nantes est l'une des cités les plus anciennes de France, c'est le Condivincnum des Romains et le Civitas Namnetum de César. D'après plusieurs auteurs latins, la ville était fortement peuplée lorsqu'elle était administrée par les préfets romains ; on peut remarquer dans différentes parties de la ville qu'elle n'est plus aussi importante qu'elle l'était alors. C'est toujours à maints égards, une noble cité et contrairement à la plupart des villes commerçantes, elle occupe un beau site privilégié. Elle est construite sur le flanc et le sommet d'un coteau au pied duquel coule la Loire qui est presque aussi large et dix fois plus belle que la Tamise. Au milieu du fleuve, face à la ville, se trouvent plusieurs îlots occupés par des maisons et des jardins qui sont du plus bel effet au soleil couchant, moment où sont dressées des tentes ornées de rubans et où ont lieu des bals. La cité souffre cependant d'un défaut que les Français n'ont ni l'art ni la technique de corriger : la Loire est si peu profonde à l'approche de la ville que les vaisseaux de fort tonnage sont obligés de décharger quelques milles en aval. C'est un inconvénient pour le commerce qui n'est pas compensé par l'un des plus beaux quais d'Europe : il s'étend sur près d'un mille de long et est bordé de maisons presque semblables à des palais. […] J'ai souvent vu en France des quais sans activités commerciales, ce n'est

pas le cas à Nantes : il y a toujours un trafic intérieur intense et les maisons neuves témoignent de la prospérité des habitants.

Nantes était le lieu de résidence et de sépulture des anciens ducs de Bretagne[7].[…] Sur une colline à l'est s'élève le château où ces princes tenaient leur cour; il est toujours intact[8] bien que construit il y a près de neuf cents ans et les réparations qu'il a subies ont été effectuées dans l'esprit de la construction d'origine. Il constitue un excellent exemple de l'architecture de l'époque où il a été édifié. La grande salle, ou salle des banquets est comme dans tous les châteaux gothiques aussi vaste que haute. Les ornementations participent également du caractère de l'époque ; ce sont principalement des anges sculptés, des crosses et autres motifs sacrés. […]

Le tombeau de François II, duc de Bretagne et père d'Anne de Bretagne, reine de France, est l'un des plus magnifiques de son genre en France et pour cette raison a pu survivre à la Révolution intact[9]. Ce monument a été conçu par Michel Colomb et est l'une de ces œuvres d'art qui, comme l'Apollon du Belvédère, suffit en elle-même à immortaliser l'artiste. Les personnages sculptés figurent les femmes et les enfants du défunt duc accompagnés d'anges, de chérubins, &. ; mais tel était le goût de l'époque et on ne doit pas en faire le reproche à Michel Colomb. Le cœur d'Anne, enfermé dans une urne d'argent[10], est également placé dans le même tombeau. […].

---

[7] Notamment, Alain Barbetorte inhumé à la collégiale Notre-Dame, Jean IV à la cathédrale, Pierre II à la collégiale Notre-Dame, Arthur III à l'église des Chartreux, François II à l'église des Carmes.

[8]Son témoignage est erroné, le château tel qu'il a pu le voir est loin d'être homogène. Il date en grande partie de l'époque de François et d'Anne de Bretagne avec une partie classique reconstruite après l'incendie de 1670. De plus l'explosion de la Tour des Espagnols a laissé une brèche qui ne sera bouchée qu'en 1815. Occupé par l'armée en 1807, il est peu probable qu'il ait pu y entrer. Peut-être a-t-il confondu avec le château du Bouffay qui possédait une grande salle.

[9] Le tombeau de François II, initialement érigé dans la chapelle des Carmes, n'a pas été épargné grâce à sa beauté mais grâce à l'initiative de Crucy aidé par des nantais qui l'ont démonté et caché dans le jardin des Ursulines pour le soustraire au marteau des révolutionnaires. Une fois l'agitation retombée, on a exhumé le monument, et on l'a exposé plusieurs années au grand air pour laisser le marbre retrouver sa blancheur. C'est probablement là que Pinkney l'a vu. Il a été ensuite placé dans la cathédrale en 1817.

[10] Pinkney se trompe une nouvelle fois, le reliquaire est en forme de cœur et en or.

Ce serait une injustice dans cette description de Nantes de ne pas mentionner l'auberge appelée Hôtel Henri IV. C'est l'une des plus grandes et des plus magnifiquement meublées d'Europe. Elle contient 60 lits et peut recevoir 100 chevaux et un nombre proportionnel de serviteurs. Les chambres sont bon marché, étant donné leur qualité : on peut louer deux chambres coquettes pour quatre shillings par jour. Un voyageur peut vivre très confortablement dans cet établissement, tout le nécessaire compris, pour environ deux guinées[11] par semaine. Un jour et une nuit ne coûtent que deux shillings pour les chevaux. Il ne faudrait pas oublier les femmes de chambre qui font les lits et s'occupent des dames, toutes sont bien mises et nombre d'entre elles sont de jolies jeunes filles. La pratique contraire qui est presque universelle en France est des plus désagréables pour un homme qui a reçu une éducation traditionnelle anglaise[12] : pour ma part, je n'ai jamais pu surmonter mon premier dégoût à la vue d'un homme énorme, barbu, aux traits anguleux qui a accès à la chambre à toute heure, fait les lits, et emporte les accessoires habituels d'une chambre en présence des dames.

Ayant suffisamment vu Nantes et après avoir échangé notre voiture pour une sorte de calèche découverte, véhicule particulièrement adapté aux chemins de traverse français car il est étroit […] et est équipé de roues amovibles qui permettent de le démonter en quelques instants, nous reprîmes notre voyage et empruntâmes la route qui longe la Loire en direction d'Ancenis.

C'était une belle matinée ; et comme il y avait une foire à Mauves, village sur la route, rien ne pouvait apporter plus de gaieté à notre voyage à ses débuts. J'ai omis de dire que, à la suggestion des dames, Mr Younge et moi-même avions envoyé nos chevaux à Ancenis et par conséquent avions pris place dans la calèche. La conversation de nos compagnes était si plaisante et si intelligente que par la suite j'acceptais cette proposition à chaque fois qu'elle s'offrait et j'avais recours à mon cheval aussi peu souvent que possible.

[11] Unité de monnaie anglaise qui correspondait à 21 shillings soit une livre et un shilling.
[12] Pinkney est né en 1776 à Baltimore (Maryland). Il est évident que la rupture entre les coutumes anglaises (auxquelles il se réfère souvent) et américaines n'a pas été immédiate.

Mauves, notre premier arrêt, occupe un site extrêmement romantique sur un coteau qui forme l'une des rives de la Loire. La campagne aux alentours me rappelait fortement l'Angleterre par la richesse de ses bois et la verdeur de ses prairies; mais je ne connais pas de paysage en Angleterre qui, en plus de la richesse et la variété des bosquets et des prairies, possède une rivière aussi belle que la Loire pour mettre en valeur toutes les qualités du paysage. De chaque côté du fleuve depuis Nantes, s'élèvent des coteaux couverts d'arbres jusqu'au sommet, la plupart de ces coteaux boisés étant surmontés d'un château ou d'une tour en ruine. De certaines de ces anciennes bâtisses, il ne reste plus guère que les deux tours qui en gardent l'entrée ; mais d'autres, construites de manière plus durable, sont toujours habitables bien qu'ayant encore conservé leurs formes anciennes. J'ai souvent eu l'occasion de remarquer que les notables français faisaient des réparations en respectant fidèlement le style du bâtiment. Je ne sais pas s'ils effectuent ces restaurations par goût naturel ou au fur et à mesure des besoins et donc ne font que le strict nécessaire. La conséquence inévitable de cette pratique est que les vestiges des édifices anciens sont mieux conservés en France que dans n'importe quel autre pays d'Europe. De Mauves à Oudon, où nous avons dîné, la campagne se compose de champs bordés de haies et de bosquets ; les propriétés sont évidemment très petites et il y a par conséquent d'innombrables chaumières entourées de petits jardins. Ces chaumières n'ont d'ordinaire qu'un seul niveau divisé en deux pièces ainsi qu'une remise à l'arrière. Elles se situent habituellement dans un verger et font face à la Loire. On y trouve généralement un ou deux grands arbres que l'on décore de rubans au coucher de soleil, ce qui est le signal d'un bal, coutume que l'on observe invariablement dans cette partie de France. Quelques unes des jeunes paysannes qui sont venues vers nous, nous apporter des fruits étaient très jolies bien qu'ayant le teint foncé. Les plus jeunes, qui étaient nombreuses, paraissaient en bonne santé mais étaient sommairement vêtues, aucune ne portant autre chose qu'une chemise et un jupon ; et certaines, des filles de dix ou douze ans, seulement une chemise, attachée autour de la taille par une ceinture colorée. Vues d'une certaine distance, elles ne manquaient pas de me

rappeler les personnages que l'on voit sur des tableaux figurant des scènes bucoliques.

Nous sommes restés à Oudon jusqu'au coucher du soleil et avons repris notre route vers Ancenis où nous avions l'intention de dormir. Comme la distance n'était que de sept milles, nous avons pris notre temps, parfois assis dans la voiture, parfois allant à pied. Le soir était aussi beau qu'à l'accoutumée dans les parties méridionales de l'Europe en cette saison de l'année. La route était romantiquement déserte et si sinueuse qu'on ne la voyait pas au-delà de cent yards[13]. Les rossignols chantaient dans les bois adjacents. De plus, cette route était bordée de chaque côté de hautes haies, entremêlées d'arbres fruitiers et même de vignes chargées de raisins. Tous les demi-milles[14] un chemin de traverse quittait la route principale pour rejoindre un recoin dans la campagne, un château ou une villa sur les hauteurs qui dominent le fleuve. A l'entrée de certains de ces chemins il y avait de curieuses inscriptions peintes sur d'étroites planches fixées à un arbre, on pouvait y lire : «Le chemin qui mène au désir de mon cœur se trouve à une demi-lieue sur cette route, puis tournez à droite et continuez jusqu'au bout », une autre disait : « la voie qui mène à l'ermitage de l'amour part de ce chemin, allez jusqu'au cerisier qui se dresse au bord d'une crayère, vous y trouverez une autre indication ». Mademoiselle St. Sillery m'informa que ce genre d'inscription était caractéristique des bords de Loire. « Les gens qui vivent tout au long du fleuve » dit-elle, « ont tous la réputation, de temps immémorial, d'être nés poètes et cette réputation, comme certaines prophéties qui se réalisent, fait peut-être naître ce don. Vous ne savez peut-être pas qu'en province on appelle la Loire, la rivière de l'amour : mais il ne fait aucun doute que ses belles rives, ses vertes prairies et ses recoins boisés constituent ce que les musiciens appellent une symphonie en accord avec cette passion ». J'ai traduit cette phrase mot à mot à partir de notes prises sur mon carnet, cela peut donner des indications sur la personnalité de mademoiselle St. Sillery. Si jamais personne était faite pour inspirer la passion dont elle parlait,

[13] Environ cent mètres.
[14] Environ huit cents mètres.

c'était bien elle[15]. Il faudra que passent de nombreux jours et de nombreuses années pour que je puisse oublier notre promenade sur la route champêtre qui mène d'Oudon à Ancenis – l'un des lieux les plus agréables, les plus exquis de France.

Nous entrâmes dans la forêt d'Ancenis au soleil couchant. On célèbre cette forêt dans toutes les vieilles ballades comme étant le lieu fréquenté par les fées et le théâtre des combats d'archerie qui avaient lieu autrefois entre Bretagne et Anjou. La route qui la traversait était couverte d'un gazon vert à peine marqué par les traces d'une roue. De chaque côté, la forêt était très épaisse, à intervalles rapprochés, des sentiers s'enfonçaient dans la forêt. Nous avions envoyé notre voiture à Ancenis et nous marchions gaiement quand le son bien connu du cor d'harmonie retint nos pas et notre attention. Mademoiselle de St.Sillery devina immédiatement qu'il venait d'une troupe d'archers ; et quelques moments plus tard, sa prédiction se vérifia quand apparurent deux dames et un homme qui sortaient de l'un de ces sentiers étroits. Les dames feignaient de vouloir échapper à un homme qui les poursuivait. Elles étaient habillées avec élégance, leur tenue, très prisée en France, s'inspirant de la Diane de David ; tandis que la veste de soie bleue et le chapeau de chasseur de l'homme lui donnaient l'apparence d'un palefrenier s'apprêtant à prendre le départ d'une course. Notre aspect retint nécessairement leur attention et après un échange de salutations où personne ne mentionna son nom, ils nous invitèrent à rejoindre avec eux leur troupe qui se rafraîchissait dans le vallon adjacent. « Nous avons une fête d'archerie », dit l'une d'entre elles, « et madame St Amande a gagné l'arc et le bugle d'argent. Le groupe est maintenant au souper, après quoi nous irons au château pour danser. Nous espérons que, peut-être, vous ne permettrez pas que nous nous repentions de vous avoir rencontrés en refusant de nous accompagner. » Mademoiselle St. Sillery était très désireuse d'accepter l'invitation et devint blême lorsque Mrs Younge déclina cette dernière, car elle voulait reprendre le chemin aussi rapidement que

[15] Pinkney oubliera-t-il Melle St. Sillery ? Quoi qu'il en soit, en 1808, il épousera Mary Goodwin qui lui donnera deux filles. La famille vivra plusieurs années à Fort Niagara et ensuite à Baltimore où décédera le colonel en 1825.

possible. « vous nous accompagnerez au moins pour voir le groupe ». « Certainement ». répondit Mademoiselle St Sillery « Je regrette vraiment que ce ne soit pas possible. » dit Mrs Younge » « S'il doit en être ainsi », reprit la dame qui nous invitait « échangeons des gages d'amitié et peut-être nous reverrons-nous. » Cette proposition qui m'était complètement nouvelle, fut acceptée et les belles chasseresses offrirent à nos dames leurs croissants de perles qui semblaient de grande valeur. Mrs Younge donna en retour quelque chose que je ne vis pas ; mademoiselle St. Sillery remit un cupide d'argent qui lui avait servi de bouteille à parfum. L'homme nous serra la main, les dames s'embrassèrent et nous nous séparâmes mutuellement satisfaits. « Qui sont ces dames ? » demandai-je « Vous les connaissez autant que nous. » répondit mademoiselle St Sillery. « Et est-ce ainsi que vous recevez les inconnus, sans discernement ? » « Oui » répondit-elle, « tous les inconnus d'une certaine condition. Quand ils sont de toute évidence de notre rang, nous n'avons aucune réserve, en effet pourquoi en aurions-nous ? Il est dans l'intérêt général qu'on se fasse plaisir à soi-même ainsi qu'aux autres. » «Mais vous les embrassiez comme si vous aviez vraiment de l'affection pour elles », « et j'ai vraiment ressenti de l'affection pour elles » dit-elle, « tant que j'étais en leur compagnie. » « Et cependant si vous deviez les revoir, peut-être ne les reconnaîtriez-vous pas. » « C'est bien possible », reprit-elle « mais je ne vois pas pourquoi toutes les affections devraient être permanentes, nous ne recherchons pas la durée. Nous sommes de toute évidence de passage mais nous ne manquons pas de sincérité ».

Pendant que nous conversions, nous atteignîmes Ancenis, bourgade entourée de forêts. Certaines de ses chaumières, que nous apercevions au clair de lune semblaient être magnifiquement situées et la bourgade avait entièrement cet air de tranquillité et de retraite rurale qui caractérise le paysage de Loire. Nos chevaux nous ayant précédés d'une heure ou plus, tout était prêt pour nous quand nous arrivâmes à l'auberge. Une dinde avait été mise à rôtir et j'entrai dans la cuisine juste à temps pour empêcher qu'elle ne soit gâtée par la cuisine française.

En un instant, mademoiselle St. Sillery avait fait mettre des fourchettes d'argent sur la table et du linge de table. Si un parisien avait vu une table mise ainsi à Ancenis, sans savoir que nous avions apporté tout le nécessaire avec nous, il n'en aurait pas cru ses yeux. Les auberges françaises le long de la Loire sont moins déficientes en denrées essentielles qu'en détails ornementaux. La volaille est partout bon marché et abondante ; mais un aubergiste français n'a aucune idée de ce qu'est une nappe et encore moins une nappe propre, il vous donnera de la nourriture et un lit de plume mais vous devez fournir vos propres draps et nappes. Les chambres où nous devions passer la nuit n'étaient pas du tout inconfortables : la maison avait en effet deux étages, mais il n'y avait pas d'escalier, il nous fallait donc monter par une échelle, et pas la meilleure du genre. De plus, il n'y avait que deux chambres, l'une étant occupée par l'aubergiste, sa femme et deux grandes filles, il y avait donc difficulté à placer mademoiselle St Sillery et moi-même. Pour finir, on décida que toutes les dames dormiraient dans une chambre et tous les hommes dans une autre. Quand je suis venu prendre possession de mon lit, j'ai découvert que Mrs Younge avait réussi à exclure son mari de cet arrangement : il dormait maintenant aux côtés de la plus belle femme de France alors que j'étais couché à l'extrémité d'une pièce crasseuse, l'autre étant occupée par l'aubergiste qui ronflait. La fatigue cependant, comme dit le proverbe, est plus favorable au sommeil qu'un lit de duvet et en conséquence je ne tardai pas à m'endormir, mademoiselle St Sillery n'étant pas absente de mes rêves. Je me dois de mentionner qu'elle avait dormi avec sa sœur et son mari, car telles sont les mœurs françaises.

Le matin suivant, poussé par l'exemple de l'aubergiste et par la beauté du soleil levant, je me levai tôt et accompagné de mon hôte, allai me promener dans les champs qui entourent la bourgade. Les environs d'Ancenis me parurent très beaux, était-ce le fait de la nouveauté ou l'étaient-ils vraiment, je ne sais pas. Certains des cottages les plus coquets étaient situés dans des jardins soigneusement cultivés, tellement à la manière anglaise, que sans certains détails

caractéristiques, je me serais à peine cru en France. Dans chaque jardin et verger, je remarquais constamment un arbre qui se distinguait des autres ; son tronc était habituellement entouré d'un banc et s'il était de haute taille, ses branches supportaient un siège que protégeait un garde-fou, ce que l'on appelle en Amérique un « look-out[16] ». J'eus la curiosité de grimper dans l'un d'entre eux car les portes des jardins n'étaient généralement que fermées au loquet et des morceaux de bois étaient cloués au tronc, de manière à aider les dames à monter. Sur les branches qui formaient le « look-out » était gravé le nom des beautés du village et sur l'un des sièges je trouvai un roman français et une très jolie boîte à ouvrage en papier. J'en avais assez vu pour conclure qu'Ancenis n'était pas dépourvu de l'élégance française caractéristique ; et je dois dire, une fois pour toutes, que les manières décrites par Marmontel sont fondées sur la nature et que les filles des paysans aisés ainsi que celles des plus humbles ont une élégance, une vivacité et un charme qu'on ne trouve nulle part ailleurs qu'en France.

A mon retour je trouvai Mademoiselle St Sillery à la table du petit-déjeuner ; en réponse à ses questions sur le but de ma promenade, je lui fis part de mes observations. Elle répondit qu'elles étaient bien fondées et ajouta une explication qui me sembla très satisfaisante. « les jeunes filles françaises », ajouta-t-elle « au moins toutes celles qui apprennent à lire, sont formées à cette élégance et cette douceur par les éléments mêmes de leur éducation ; leur livre d'étude est Marmontel[17], et *La Belle assemblée*, le dernier, l'un des plus beaux romans français. C'est ainsi qu'on leur apprend l'amour en même temps que l'alphabet, et elles se perfectionnent en galanterie comme elles se perfectionnent alors dans la lecture : et je vais m'aventurer à dire », continua cette élégante jeune fille « que par cette méthode d'instruction nous progressons plus vite que vos dames d'Amérique. On apprend plus vite l'alphabet quand il y a une histoire d'amour à la fin. »

[16] Poste d'observation, vigie.
[17] Melle St. Sillery fait probablement allusion aux *Contes moraux* (1755-1759) et aux *Nouveaux contes moraux* (1792) mais aucun ne porte le titre de *La Belle assemblée*.

Nous ne tardâmes pas à reprendre notre voyage et nous traversâmes une campagne semblable à celle de la veille, les vallées succédant aux collines. L'Arno, tel que le décrivent les poètes toscans, car je ne l'ai jamais vu, doit ressembler fortement à la Loire entre Ancenis et Angers ; rien ne peut être plus beau que le mélange naturel de gazons, de bois, de collines, de vallées tandis que la rivière qui jouxte ce paysage en modifie sans cesse les contours par sa forme serpentine. Les images que l'on trouve à maintes reprises dans les paysages des peintres anciens frappent ici le regard à presque chaque lieue : le bétail se reposant à l'ombre, contemplant le fleuve, tandis que le paysage aux alentours est d'une nature et d'un caractère tels que l'imagination d'un poète en ferait le séjour de Diane et de ses chasseresses. Les paysans, tous ceux que nous avons rencontrés, semblaient avoir cette vitalité et cet entrain qui sont le résultat certain de l'aisance et s'il n'étaient pas tous ordinairement bien habillés, du moins semblaient-ils l'être suffisamment pour le climat de la province. Les femmes les plus jeunes avaient le teint foncé et des yeux noirs brillants ; elles étaient habituellement bien faites de leur personne et leur air et leur vivacité, même dans les couches inférieures, sont caractéristiques des Français. Si l'on s'adressait à elles, elles étaient plus serviables que respectueuses et avaient toutes le compliment facile. Il n'était pas aisé de se débarrasser d'elles d'un simple mot ou d'une question. Je dois ajouter, cependant, que je décris ici leur manière d'être envers Mr Younge et moi-même. Envers les dames c'était quelque peu différent, quand Madame ou Mademoiselle leur adressaient la parole, elles semblaient réservées et respectueuses à l'extrême ; cependant avec cette dernière, elles étaient plus familières et nombre d'entre elles en prenant congé après avoir conversé quelques dix minutes, l'embrassaient gentiment, lui mettant délicatement les bras autour du cou et lui donnant un baiser sur l'épaule gauche, forme de salutation très courante dans les provinces françaises. En un mot, plus je voyais le caractère français, plus je souhaitais que les qualités les plus importantes et les plus précieuses du caractère anglais et américain : leur honnêteté et leur sincérité fussent accompagnées de la

douceur, la grâce, la bienveillance affectueuse qui caractérisent les manières françaises.

Ingrandes[18] où nous avons dîné est la dernière ville de la province de Bretagne sur la Loire, après cela nous pénétrâmes en Anjou. […]

Nous avions parcouru la partie de la Bretagne qui est traversée par la Loire mais c'est justice de dire que, en ce qui concerne la beauté naturelle, l'état sauvage et la tranquillité, qui constituent ce que j'appellerai la poésie du paysage, elle surpasse tout autre lieu en Europe. Le long des rives de la Loire, la France possède des prairies, dont la verdeur n'est pas éclipsée par celle de l'Angleterre. De plus, le long de la Loire, se trouvent des bois et des étendues herbeuses, un mélange de bois et d'eau et une variété de contours qui n'existent dans nul autre pays que la France. […] le paysage qui borde la Loire a un caractère qui, d'après moi, ne pourrait se trouver dans aucun autre royaume et le long d'aucune autre rivière. Les villes, les moulins à vent, les flèches des clochers, les anciens châteaux et les anciennes abbayes toujours intacts ainsi que ceux dont il ne reste que les hauts murs, des coteaux couverts de vignes et des bois qui sont suivis de champs de blé forment tous un paysage ou plutôt une série de paysages qui me rappellent un poème et qui successivement rafraîchissent, enchantent, animent et exaltent l'imagination. Quelqu'un est-il affligé par un chagrin causé par la perte d'amis ou ce que l'on ressent encore plus fortement : leur ingratitude ou leur méchanceté ? Qu'il suive les bords de la Loire, qu'il s'adresse à la nature, qu'il se détourne d'un monde de passions et de vices, qu'il se tourne vers des scènes de bosquets, de prairies et de fleurs. Il est peu commun le chagrin qui ne peut pas être oublié sur les rives de la Loire.

[18] En fait la dernière ville de Bretagne était La Rue-du-Fresne devenu le Fresne-sur-Loire en 1920. Ingrandes se trouvait en Anjou. Jusqu'en 1792 la frontière entre la Bretagne et l'Anjou était matérialisée par un énorme bloc de granit qui fut vendu à un carrier qui le débita.

Pour Pinkney[19] la vallée de la Loire est la vallée du bonheur. La région nantaise ne l'intéresse pas sur le plan économique ou social. En revanche il y trouve comme dans de nombreuses autres contrées françaises, l'apparence du bonheur, on bavarde, on s'amuse, on joue de la musique, on danse. La population a surmonté la dure période révolutionnaire et oublie la guerre. Bien que concernant la France toute entière, la remarque que Taine[20] écrivit quatre-vingts ans plus tard s'applique particulièrement bien au Pays nantais :

> […] Ce fonds de gaîté, de légèreté, de gentillesse a persisté à travers toute la Révolution et l'Empire (*Travels through the South of France*, par le lieutenant-colonel Pinkney, citoyen des Etats-Unis) : « Je dois dire, une fois pour toutes, que les manières décrites par Marmontel sont fondées sur la nature. » Il cite quantité de petits faits à l'appui, et constate dans toutes les classes, la politesse innée, l'esprit communicatif et bienveillant, la grâce souriante, l'art d'être heureux et de rendre heureux les autres, ne fût-ce que pour trois minutes et en passant.

Luc Philamant

Atelier de recherche en Histoire contemporaine animé par Rémi Fabre

Université Permanente de Nantes

[19] Pinkney oubliera-t-il Melle St. Sillery ? Quoi qu'il en soit il épousera Mary Goodwin en 1808 qui lui donnera deux filles. La famille vivra plusieurs années à Fort Niagara et ensuite à Baltimore où décédera le colonel en 1825.

[20] *Les origines de la France contemporaines,* X. p.153.